Les conversations du *moi* (*Souvenirs*)

Dieu fait partie du *moi*. Le *moi* n'existe que par-rapport à un infini qui s'appelle Dieu. La conversation permanente avec Dieu commence avec l'éveil du *moi*. En fait c'est dans cette conversation que le *moi* se construit et s'affirme. Le *moi* se dessine en s'opposant au vide, au néant, à l'absence. Dieu représente cette opposition, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas *moi*. D'une certaine manière, le bouddhisme recherche l'annihilation du *moi* dans Dieu, avec l'ambition démesurée de devenir Dieu.

Je pense que l'étape de création du *moi* par-rapport à Dieu est une étape essentielle dans la naissance et la cristallisation de la conscience. Ce n'est qu'une fois le *moi* totalement affirmé, qu'on peut rechercher un nouveau dialogue avec Dieu et peut-être s'approcher de cette fusion du *moi* dans Dieu.

Il y a différentes formes du *moi*, bien sûr. Mais chaque *moi* se distingue de l'autre par la puissance de la conversation qu'il entretient avec Dieu.

Il y a le *moi* qui s'oublie et ne converse plus. Sa vie est immédiate et seule compte l'affirmation du présent. Ce *moi* est comme endormi. Ce n'est pas qu'il soit replié sur lui-même, au contraire. Très actif et très sociable, il participe à tout ce qui est vie au présent.

Il y a le *moi* qui se sclérose dans une conversation formelle et accrochée aux textes. Un *moi* confiné dans la religion traditionnelle et dont la conversation se limite à gloser interminablement sur des textes dits sacrés, considérés comme intangibles et immuables. On se situe là au premier niveau de la conversation. On n'a pas réussi à dépasser le texte. L'éveil ne s'est pas encore produit.

Il y a le *moi* qui s'emballe et se perd. Un *moi* qui n'en finit pas de se construire et qui rêve d'être autrement. Un *moi* qui ne s'accepte pas et qui continue à chercher cette fusion ultime avec Dieu. Un *moi* éveillé, qui cherche éperdument cette conversation avec Dieu.

La conversation avec Dieu prend des formes différentes, dans la vie du *moi*. Les premières ébauches du *moi* voient un Dieu très pur, éthéré. Le monde s'ouvre, ce sont les premières découvertes et le *moi* voit encore Dieu avec l'innocence de l'enfance. Cela se fait à travers les signes qui se manifestent dans l'environnement immédiat. Les premiers signes sont importants, comme le dessin d'un oiseau sur le mur au-dessus du lit. Un mur bleu et l'oiseau peint en blanc. L'aile est en mouvement, pliée pour préparer le prochain battement. La puissance du vol ouvre ainsi un monde plein de rêves, au point de regretter de ne pas avoir d'ailes soi-même. Les anges de la religion chrétienne sont peut-être une expression de cette nostalgie. D'autres signes peuvent contribuer à ce premier éveil. Les fêtes de famille qui contribuent à créer l'environnement familial, les fêtes religieuses qui complètent la transcendance de Dieu. La première communion peut marquer beaucoup le jeune *moi*, et lorsqu'il est suffisamment mystique, il peut s'identifier complètement dans ce Dieu qu'on lui présente.

On peut garder de cette étape une nostalgie de quelque chose de merveilleux, une sorte de cocon, dans lequel bien protégé, le *moi* rêvait qu'il était le centre du monde. Le réveil est souvent douloureux ou du moins chaotique. Le *moi* s'aperçoit que le Dieu qu'on lui a introduit, n'est pas transcendant. Ce n'est que parole, textes, règles. Il ne suffit plus. Il est trop étroit pour continuer la conversation. C'est pourquoi dans un moment de folie mystique et pour se montrer à soi-même que ce Dieu qu'on lui enseigne n'existe pas, il ira dans l'église du quartier éteindre la flamme du saint Esprit. Symbole très fort, qui marque la fin d'une étape dans la conversation du *moi* avec Dieu. Cette fin de Dieu amène le *moi* face à lui-même, au bord du néant. C'est la manifestation suprême du *moi*, au sens maintenant classique de l'existentialisme. Et Sartre a été le livre de chevet pour beaucoup de jeunes gens pendant cette période de révolte du *moi*.

Cette étape, il faut la dépasser. Au bord du vide, il faut savoir rester en bon équilibre et ne pas tomber. D'un côté, la mort et la fin de toute chose. De l'autre le sectarisme dur et froid ou la folie. L'homme normal reste en équilibre et ajuste sa vie dans la société. C'est la vie sociale qui commence, la vie productive on pourrait dire. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement normal qui permet au *moi* de survivre. Mais la conversation avec Dieu s'arrête. Le *moi* convalescent s'enterre dans la vie sociale. Dieu existe encore, mais pour la forme et quand c'est nécessaire.

Cependant le *moi* existe toujours et se réveille souvent. Il cherche et cela peut se manifester dans des crises mystiques. Mais cela peut aussi prendre des formes plus graves pour la vie sociale. La neurasthénie n'est pas loin. C'est ce *moi* que se propose de soigner la philosophie bouddhiste, en lui proposant une nouvelle conversation, mais cette fois-ci avec l'objectif de son annihilation. C'est l'improbabilité de toute chose qui devient le sujet de la conversation du *moi* avec Dieu. Et pour y arriver il faut pratiquer la méditation solitaire. Il faut se débarrasser des pensées qui surgissent partout et qui contribuent à la souffrance du *moi*. Il faut rechercher désespérément l'éveil. C'est le maître mot de la pensée du Bouddha. Son nom même signifie « éveil ».

Comme dit ce texte du Dharmapada :

*L'attention est le chemin qui conduit à l'affranchissement de la mort,
l'inattention, l'irréflexion, est le chemin qui mène à la mort.*

*Ceux qui sont attentifs ne meurent pas,
les inattentifs sont déjà morts.*

La *vacuité* introduite par le bouddhisme représente une transcendance. On touche là le *divin*, c'est-à-dire une conscience globale, ontologique. Il ne s'agit pas d'une négation, d'un néant ; il s'agit bien plutôt d'accéder à un niveau transcendantal. Il y a libération par-rapport aux constructions mentales (le quotidien, le passé et le futur, le mal et le bien). On dépasse la dualité pour rechercher une unité complète et par-là une fusion avec l'ultime.

En fait cette fusion avec l'ultime représente plutôt une divination du *moi*. Un « sur-*moi* », que l'on crée petit à petit par des méditations et des approfondissements spirituels et en utilisant différentes méthodes enseignées par les textes. Le terme « *vacuité* » n'est pas le bon terme et en fait cette philosophie bouddhiste ne cherche pas l'annihilation du *moi*, mais plutôt une exacerbation du *moi*, jusqu'à ce qu'il envahisse tout et devienne unique dans le monde. Ceci se rapproche de la philosophie stoïcienne. Le *moi* fusionne dans le *logos* divin.

Jean-Pierre Onimus, le 14 octobre 2004